

99 : Le désir, maître du Monde et de sa géographie

Le courrier de Cassandre n°99 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 02.09.09 par les cafés-géo

C'était à Meissen, faubourg de Dresde en Saxe, dans l'usine de porcelaine.

Le premier novembre 2008, le chargé de communication de la plus ancienne entreprise d'Europe expliquait à trois visiteurs les raisons pour lesquelles cet art du feu fut soudain créé dans cette petite ville, sans raison apparente. Il avait suffi que se manifeste, expliquait-il, le désir d'un prince saxon, amateur à l'extrême de porcelaines chinoises importées à grands frais - à très grands frais, même -, de se libérer d'une sujétion intolérable qui pesait lourd sur ses finances pour continuer à assouvir sa passion. Désir de possession, soit. Mais aussi désir d'économie. Par cette « lubie » le prince-électeur engendra autour de lui d'autres désirs, preuve qu'un désir en entraîne un autre. En termes actuels, l'électeur offrait à ses sujets une « opportunité » à saisir, celle de faire fortune. Il se trouva donc en Saxe des individus pour chercher - et trouver, ce qui est plus rare - les moyens de satisfaire ce désir princier non pas pour complaire à un souverain local, mais pour satisfaire leur propre désir d'enrichissement.

On pourrait en tirer plusieurs leçons : le vide appelle le remplissage ; le besoin crée le désir de le satisfaire et le désir le besoin ; l'argent à saisir stimule la recherche, c'est pourquoi il faut rémunérer très bien les traders... Ces attitudes d'esprit sont au départ de l'aventure saxonne, probablement de tous les hommes et certainement des acteurs du capitalisme : plus que l'appât du gain ou la pure cupidité, c'est le désir de vivre mieux, donc de vivre riche, plus riche que l'état dans lequel on naît, qui trouve là l'occasion de se satisfaire. En ce « lieu mental » se différencie d'emblée l'attitude de l'entrepreneur, aventurier qui risque de perdre beaucoup mais de gagner plus encore, et l'attitude du domestique, disons du salarié, qui se contente de ce qu'on lui donne pour n'avoir pas à gérer les soucis de la création. Entre les deux pôles, bien entendu, existent toutes les nuances.

Mais la visite attentive de l'usine entraîna d'autres réflexions. À la différence de Cassandre, les maîtres de l'Europe du XVIIIe siècle avaient les moyens de leurs désirs. Leurs pays étaient en phase ascendante. L'électeur de Saxe Auguste II le Fort en faisait partie. Rien ne le faisait plus enrager que de payer très cher aux commerçants qui faisaient le négoce avec la Chine les merveilleux objets de sa convoitise. Après la soie et les épices, s'il fut un produit qui qualifia les relations commerciales entre Orient et Occident, engendra rêves et recherches, ce fut bien la porcelaine. Les Chinois avaient un secret : le kaolin, aux qualités si extraordinaires qu'il repoussait dans le domaine du grossier les poteries à base d'autres argiles, telles que les sociétés les produisent depuis le Néolithique. Pour l'électeur, avec quelque injustice cependant, même les figures, vases et cratères en sigillée n'égalèrent pas les objets en porcelaine.

Porté à 1300°, au-delà des températures nécessaires pour cuire l'argile ordinaire ou les grès, le kaolin exige une technique supérieure du fonctionnement des fours. Mêlé à du feldspath, qui accroît le liant et la transparence, et aussi à du quartz, qui assure le brillant et la dureté, le kaolin devient translucide et imperméable. Les artisans de la dynastie Tang, vers l'an 700, en maîtrisaient depuis un siècle la fabrication. Sa transparence, sa minceur, sa sonorité, avec lesquelles ne rivalise aucun grès, rejoint dans l'imaginaire occidental la chatoyance aérienne de la soie : l'une et l'autre stimulent la sensualité par leur apparente fragilité, elles sont la métaphore d'un Extrême-Orient rêvé.

Les essais occidentaux de fabrication de la porcelaine chinoise sont un hymne à la manière de faire du capitalisme qui nous est cher aujourd'hui. Les premiers furent pitoyables. Quand, à la fin du XVIIe siècle, on présenta à l'électeur de Saxe le premier objet en porcelaine dite tendre, issu de la recherche chimique, il s'enquit du processus : une pâte à cuire, de la marne, du sable, de la soude, des oxydes métalliques colorants, de la poudre d'or pour impressionner. L'électeur jeta la chose dès qu'il apprit que cette imitation était rayée par l'acier des couteaux. Il fit de même avec des objets « empruntés » aux Medicis, mus par le même intérêt que lui, et jugea de peu d'importance la perte de la recette de la porcelaine tendre, à la mort de ses inventeurs. Les chimistes de toute l'Europe s'acharnèrent, butant sur leur ignorance de la nature du kaolin. Entre temps, la folie de la porcelaine s'était partout répandue, renforcée par la mode de l'exotisme de cette Chine, si « mystérieuse » et tellement « raffinée » ! Malgré des enjeux commerciaux colossaux, le secret chinois résista aux Européens jusqu'au début du XVIIIe siècle. Auguste mourut mais d'autres électeurs, prenant sa place, furent victimes des mêmes désirs.

Quel crève-cœur ! L'Europe ignorait tout de la porcelaine alors qu'elle était déjà, entre 618 et 907, sous la grande dynastie des Tang, monopole d'exportation impérial vers la Corée et le Japon. Pire ! Les commerçants arabes de Mésopotamie, au VIIIe siècle, sur des navires guidés par des pilotes persans, en faisaient ouvertement commerce depuis les ports chinois où ils disposaient de quartiers à eux et de leurs mosquées. Le fameux marchand Soleiman, dont le récit de voyage vers l'Inde et la Chine, écrit en 851 et aujourd'hui parmi les manuscrits arabes de la BNF, a été traduit plusieurs fois (Renaudot, de Guignes) avant que Reinaud, en 1845, n'en fasse une traduction fiable, touche Cassandre parce qu'il est très probablement à l'origine du personnage et du conte de Sindbad le Marin, incorporé tardivement au cycle des *Mille et Une Nuits*. Soleiman citait au nombre des produits merveilleux de la Chine, ce pays de cocagne où abondaient l'or, la soie, les perles, l'argent, la corne de rhinocéros et autres merveilles, ces « poteries d'excellentes qualités dont on fait des bols aussi fins que des flacons de verre : on voit l'éclat de l'eau au travers ». Le calife Hârûn ar-Rachîd en avait reçu en don du gouverneur du Khorasan. Les Chinois eux-mêmes en exportaient de plus en plus, grâce à la navigabilité croissante de leurs jonques de mer. Dès le IXe siècle, la porcelaine était recherchée dans tout le Moyen-Orient. Lors de l'occupation mongole de la Chine (1260 - 1368) la porcelaine était devenue une industrie d'exportation de masse. Le *Bleu et Blanc* était produit par fournées considérables à Jingdezhen (mais, du lieu, l'Europe ignorait même le nom) et rivalisait avec le céladon. Et l'électeur de Saxe, au XVIIIe siècle, en était réduit à payer des fortunes pour obtenir des objets dont les princes du Moyen-Orient disposaient depuis des siècles !

Aujourd'hui encore, quand on aborde aux rives du Yémen, dans l'océan Indien, et que l'on prend la route (route... !) de Mukallah vers Aden ou l'inverse en longeant la côte, il suffit de se baisser sur les plages désertiques pour trouver par endroits des monceaux de minuscules tessons de porcelaine, issus de nombreux naufrages. De même, mais plus difficilement tant la population est dense, dans les îles de la Sonde. La porcelaine, imputrescible et résistante, sert de marqueur pour la localisation et la datation des escales médiévales, aujourd'hui disparues. La « route maritime de la soie » était devenue celle des épices et de la porcelaine. L'Occident, plus que jamais, était avide de ces produits de luxe, émoustillé par le récit de Marco Polo qui mentionnait la vaisselle en *porcellana*, ce qui ne manquait pas de faire rêver tous les électeurs de Saxe et assimilés. Il précisait que les Chinois usaient d'une sorte d'argile bleu-vert, qu'ils faisaient « mûrir » pendant des années. Hélas, il semble qu'il décrivait là le céladon, mais l'imagination de l'Europe s'enflamma et chacun se mit à chercher la terre idoine.

Le mot même de porcellana pose une énigme non encore résolue. L'explication la plus ingénieuse, sinon la plus scientifique, le fait dériver de *porcella*, la truie. Non pas l'animal lui-même, mais un petit mollusque à la coquille translucide et brillante qui fait penser à la vulve d'une truie. On rappelle que le cochon est l'animal préféré des Chinois, au point que le mot « famille » s'écrit un cochon sous un toit. Quelques Occidentaux pudiques ont préféré suggérer qu'il s'agissait bien de coquilles, mais concassées... Quoi qu'il en soit, revenu à Venise en 1295 avec le mot et la chose, Marco Polo aida sans le vouloir à la diffusion de la chose et du mot. La plus vieille porcelaine chinoise récupérée en Europe est datée de 1300. Objet rarissime, elle était banale dans le monde musulman. Pis encore : non seulement on tentait depuis longtemps de l'imiter en Égypte, Syrie, etc., mais en outre les Chinois s'étaient mis à importer du Moyen-Orient le bleu de cobalt qui plaisait aux aristocraties persane, turque et égyptienne, pour fabriquer à leur demande des « bleu et blanc » au cobalt, à la manière chinoise mais avec des géométries islamiques et des calligraphies arabes.

Les cours princières européennes s'entichent des pièces que rapporte Vasco de Gama dans les bagages de son expédition de 1499. Les Portugais sont à Canton en 1517. Ils comprennent vite la valeur de cette nouveauté, dont raffolent bientôt les bourgeois enrichis. Ils s'approprient le commerce direct avec les Chinois. On peut voir encore aujourd'hui, à Lisbonne, incorporées dans les murs et le plafond, les porcelaines chinoises d'un cabinet du palais de la colline de Santos, dans l'ambassade de France. Les imitations se multiplient, ainsi que la recherche de la terre pure qui donnerait enfin la porcelaine dure. Mais les Portugais ne savent pas, pour leur malheur de commerçants, que le secret a déjà quitté la Chine vers l'Orient. Les Coréens, qui ont découvert le kaolin depuis au moins 1125, s'il faut en croire un voyageur chinois, s'exercent à la copie. Au Japon, en 1513, un ouvrier transfuge des fours impériaux du centre de la Chine emporte avec lui le secret, bien entendu pour faire fortune..

Lorsqu'à la fin du XVI^e siècle, les Japonais vainqueurs de la Corée rentrent chez eux, ils emmènent comme otages des artisans locaux. C'est la coutume, partout dans le monde. Des centaines d'autres potiers déportés suivront au cours des années, fixés d'autorité dans des villages autour d'un four à porcelaine. Malgré les interdictions de s'éloigner du village sous peine de mort, un Coréen découvre en 1616 un gisement de kaolin dans l'île de Kyushu, d'où sortiront, vers 1660, les porcelaines d'Arita, copies parfaites des « bleu et blanc » chinois, ainsi que des copies remarquables des « cinq couleurs » chinoises, *wucui*, qui prendront en Europe, à Delft comme à Meissen, le nom de *kakiemon*. Delft ? Les Hollandais aussi ont découvert les porcelaines à la faveur de leurs navigations commerçantes. Le désir, toujours. Bientôt, la Compagnie des Indes orientales finance et achète la majorité de la production. Le capitalisme se révèle dans tous ses états : ouvriers attachés à l'entreprise, secrets de fabrication dérobés, chasse à l'innovation, concurrence échevelée entre Compagnies qui finissent par posséder des armées privées, intérêts commerciaux pilotés par les banques, rivalités et corruption à l'exportation : tout cela sent furieusement le monde moderne.

C'est donc bien tardivement que l'Europe entre en possession du secret de la porcelaine. Quand ? Les dates sont diverses. En 1704, dit-on à Meissen. Mais de quelle porcelaine parle-t-on ? Les chargés de communication de l'usine sont à ce sujet intarissables, si l'on prend le temps de les rencontrer hors des visites touristiques. En novembre 2008, il n'y avait pas surcharge... Rien ne vaut une bonne bière saxonne, plutôt deux, Radeberger ou Wernesgrüner, au choix, sur Kleinmarkt, pour que l'un délie sa langue si l'autre ouvre ses oreilles. On peut ainsi apprendre que l'électeur de Saxe, Auguste II le Fort, aurait ordonné au physicien Tschirnhausen d'en finir et fait installer un laboratoire dans la forteresse de Kœnigstein, prison d'État où un puits célèbre de 152 m de profondeur fournissait l'eau nécessaire

(l'histoire de la Festung Königstein est un résumé de l'histoire d'une large partie de l'Europe entre 1233 et 2008...). L'alchimiste Johann Friedrich Böttger y était enfermé depuis plusieurs années, avec ordre de trouver la pierre philosophale (sic). Comme on risquait d'attendre longtemps, Böttger fut affecté à la porcelaine. Espérait-il, avec bon sens, sortir plus vite de son cachot ? Il obtint rapidement un grès rouge céramique, très dur mais opaque. Pas beau, mais encourageant. En récompense, l'électeur le fit transférer à la forteresse d'Alberstein, près de Dresde, qui deviendra la première manufacture européenne de porcelaine. Au front de la fabrique est écrite une devise qui se passe de commentaires : « secret jusqu'au tombeau ».

C'est que des millions de thalers, de ducats et autres monnaies dans le monde sont en jeu. On connaît en Saxe et ailleurs, dans ce qui mettra du temps à devenir l'Allemagne, de riches collectionneurs qui ont accumulé jusqu'à 60 000 objets importés ! Faut-il que les aristocrates, les banquiers, les bourgeois, le moindre des chefs de bureau de l'administration des finances ou des douanes soient fascinés par cette porcelaine de Chine ! Par une chance géographique assez étonnante - il n'y a pas de déterminisme... - les fouineurs de géologie découvrent près de la petite ville d'Aue, à 95 km à vol d'oiseau au sud-ouest de Dresde, dans l'Erzgebirge (les monts Métallifères), un filon qui ressemble à du kaolin et permet à Böttger d'obtenir, en 1709, une première porcelaine blanche, grossière et laide. Mais le désir s'accroît quand l'effet se recule : Böttger est sommé d'en finir vite, maintenant qu'il a ouvert la voie, si étroite qu'elle soit. C'est alors que se produit « le miracle » (bizarres, ces coïncidences historiques entre événements spatiaux !). Le père François-Xavier d'Entrecolles, qui exerce son travail d'évangélisation en Chine, parvient à visiter Jingdezhen, le haut lieu de la porcelaine depuis des siècles, où il se fait décrire le plus simplement du monde les processus à l'œuvre ainsi que la terre utilisée, celle des « Collines hautes », *gaoling*, 高岭 ! Ah ! Ces jésuites, quel génie ! Voilà la preuve indubitable que tout vient de la terre, le kaolin ! Il écrit deux lettres célèbres, l'une du 1er septembre 1712, la seconde en 1722, qui seront reprises dans le fameux recueil *Lettres édifiantes et curieuses*.... Le « secret » de la porcelaine chinoise est enfin connu en Europe : il y faut du kaolin (restera à en trouver, ce qui prendra du temps). La Grande Encyclopédie de Diderot, dans le tome 13 de la première édition, à partir de 1751, détaille la chose, mais les laboratoires sont depuis longtemps au travail.

En ce point du récit, il paraît à Cassandre nécessaire de mieux renseigner le lecteur sur ce qu'il faut entendre par « les ailes du désir ». Le désir, c'est un manque qui peut conduire aux actes les plus dévergondés. Le ballet tragi-comique qui a mené la porcelaine dans tous les bouts du monde en témoigne. Il s'est construit d'une manière assez peu hollywoodienne. En effet, dès que l'on sut que les princes étaient disposés à inonder d'or les imitateurs de la porcelaine chinoise, entrèrent en jeu les « arcanistes », prêts à tout pour trouver enfin l'*arcantum*, c'est-à-dire la composition de la pâte « à la chinoise », avant et même après qu'ils aient appris le secret du kaolin. Ces hommes avides, venant de partout, maîtrisaient les techniques des couleurs, celles de l'élaboration de la pâte et de sa couverte, celles de la fabrication des étuis protecteurs en terre réfractaire, celles de la conduite des cuissons à grand et à petit feu. Ce qui les rend intéressants, c'est qu'ils se comportèrent en vrais pratiquants du capitalisme sauvage qui rendra illustres, au XIXe siècle, les chevaliers d'industrie européens émigrés aux États-Unis, où aucune barrière n'était - et ne reste - mise à leur licence. Tous les coups étaient permis. En véritables mercenaires, ils volaient ici une formule pour la revendre là. Un arcaniste de Meissen, Stölzel, dévoyé par un doreur sur porcelaine, s'enfuit avec la composition de la pâte. À Vienne, les deux compères tentent de faire fonctionner une manufacture avec du kaolin de contrebande importé d'Aue ! Ils échouent, détruisent leurs fours, se séparent. Le doreur est emprisonné et dès sa libération file à Venise. De son côté, Stölzel se retrouve à Iéna, s'associe à un autre arcaniste et, ne doutant de rien, ose retourner à

Dresde présenter à l'électeur des formules inédites. Bien vu ! Il est bastonné mais retrouve sa place et la manufacture de Meissen continue à se développer ! Après la guerre de Sept Ans - en fait, la première guerre mondiale, mais personne ne veut le reconnaître malgré les efforts de tous les bons historiens - Frédéric II de Prusse pille la fabrique, contraint les ouvriers à venir travailler à Berlin. Un arcaniste acquiert l'arcanum à Vienne, s'enfuit, vend sa formule exclusive à la fois à la Bavière et au Wurtemberg. Des concurrents filent en France, se trahissent mutuellement, se revendent des formules de pâtes « améliorées », disparaissent et réapparaissent ailleurs. Partout, au cours du siècle, les manufactures se multiplient en Allemagne, en Suisse, dans les pays nordiques, en Russie, en Hollande. Chaque monarque, le moindre souverain veut avoir sa part de la manne porcelainique, et pour cela il n'est pas d'honnêteté (?) commerciale qui tienne. L'Europe de l'époque ne ressemblerait-elle pas à s'y méprendre à certains pays émergents d'aujourd'hui, où les mandarins de tout poil font leur gras de tout bois ?

En 1740 encore, on travaille dans les ateliers du château de Chantilly une pâte tendre, totalement blanche. Peu de temps après, une société par actions encouragée par Louis XV fabrique de la porcelaine « à la façon de Saxe ». La fabrique, protégée par la Pompadour, sera transférée à Sèvres et y deviendra la manufacture dont le roi sera le principal actionnaire, donc le principal bénéficiaire. Mais pour faire de la porcelaine dure, fine et translucide « à la manière de Chine », il faut du kaolin. On connaît sa formule, depuis d'Entrecolles. On n'en connaît pas de gisement. De véritables expéditions parcourent les carrières, prélevant ici et analysant là divers silicates d'aluminium d'altération des feldspaths, le plus souvent déposés par transport alluvial sur les plaines ou anciennes plaines. Mais les vieilles habitudes durent : malgré l'institutionnalisation progressive de la production, la recherche reste placée sous le signe du secret en 1751 encore, où, sur ordre du roi, les formules de la fabrique, couleurs et émaux, sont consignées dans un registre fermé à clef.

C'est alors que surgit l'histoire du malheureux Guettard. Malheureux parce qu'il a trouvé le kaolin, lui ! Mais entre savoir faire et faire savoir, il y a un océan, et l'on connaît bien des géographes et hommes politiques, même aujourd'hui, qui parviennent à faire savoir haut et fort qu'ils n'ont rien à dire, au point que le bon peuple croit que leur savoir-faire dépasse leur faire-savoir. Guettard, lui, n'est pas de ceux-là. C'est un besogneux. En 1746, dans un voyage en Normandie, à l'affût de terres blanches, il découvre le premier gisement français de kaolin dans une pièce de terre située à Monpertuis, près d'Alençon, que même GoogleEarth indique aujourd'hui. Mais qui le sait ? Personne, il est tenu au secret ! Et pourtant Guettard est aidé ! Le duc d'Orléans, fils du Régent, commanditaire des recherches - encore un Grand qui veut s'enrichir - lui propose aussitôt un laboratoire pour mener à bien ses expériences et ses essais de pâtes. Le malheureux assurera avoir réussi durant cette période à fabriquer quelques objets en porcelaine dure. Mais, n'étant pas un « communicateur », ses essais restent secrets pendant vingt ans ! Même lorsqu'il est assez connu pour révéler sa découverte, le 13 novembre 1765, en lisant à l'Académie Royale des sciences un mémoire (c'est *Histoire de la découverte, faite en France, de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*), il a encore quatre ans d'avance sur ses concurrents. Mais la chance est passée. D'autres, plus habiles, s'y prendront mieux.

En 1769, enfin, les Français atteignent leur but : la carrière de Saint-Yrieix-la-Perche, en Limousin, peut fournir le kaolin, dit un apothicaire local. L'histoire est connue, belle et triste à la fois, passant comme souvent du naïf au salaud : la lavandière et sa lessive, le médecin observateur, l'apothicaire local analyste, l'apothicaire bordelais voleur... Même Sèvres sait désormais produire pâte dure et pâte tendre. Un vieux rêve d'exotisme disparaît. La porcelaine

est entrée dans le monde, c'est-à-dire dans l'Europe qui conquerra le monde. Pour quelques renardeaux nés du printemps dernier, assurés de leur savoir, géographes ou non, la mondialisation est évidemment quelque chose de tout nouveau, n'est-ce pas ?

Cassandre